



HAL
open science

Gémir du gémissement de la colombe

Clotilde Brière

► **To cite this version:**

Clotilde Brière. Gémir du gémissement de la colombe. Travaux & documents, 2024, Journée de l'Antiquité et des Temps Anciens 2022-2023, 61, pp.141-152. hal-04835771

HAL Id: hal-04835771

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04835771v1>

Submitted on 13 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gémir du gémissement de la colombe

CLOTILDE BRIÈRE
PROFESSEUR AGRÉGÉ EN PHILOSOPHIE

Dans l'Ancien Testament, le livre des Lamentations est un recueil de cinq élégies pour la ville de Jérusalem, qui fut ravagée avec l'assentiment de Dieu. Le narrateur décrit Jérusalem aux « jours de sa détresse et de sa misère¹ » : ses ennemis par l'épée l'ont ravagée, remparts et murailles ne forment plus qu'une « triste ruine² ». Terrassée, elle est désormais « assise solitaire [...], semblable à une veuve³ ». « Depuis qu'on l'a « jetée dans la désolation⁴ », sa plaie est « grande comme la mer⁵ » : les survivants errent « en aveugles dans les rues⁶ », les nourrissons rendent l'âme « sur le sein de leurs mères⁷ », « les enfants et les vieillards sont couchés par terre⁸ » ; les femmes affamées « font cuire leurs enfants⁹ » en guise de nourriture. Quant au narrateur, témoin du saccage, il est « rassasié d'amertume [et] enivré d'absinthe¹⁰ : lui aussi à l'égal de Jérusalem est « jeté dans la désolation¹¹ », « la terreur et la fosse, le ravage et la ruine¹² ».

Ces cinq textes sont attribués par la tradition rabbinique au prophète Jérémie, à partir duquel est alors construit au 18^e siècle le terme de *Jérémieade*. Ce mot désigne l'attitude par laquelle on se répand en plaintes incessantes, en récriminations et protestations sans fin, en supplications inépuisables qui importunent et contrarient ceux qui en sont, par la force des choses, les malencontreux auditeurs. *Cesse tes Jérémieades*, a-t-on coutume de dire à celui qui se lamente tant et tant qu'il fait obstacle au mouvement naturel de la pitié : murés dans notre froideur et notre indifférence, prendre part à la douleur de l'être plaintif, épouser sa plainte devient rigoureusement impossible. Nous nous refusons à tout effort de consolation : face à celui qui *fait son Jérémie*, nous manifestons une résistance en restant de marbre, nous battons en retraite en nous montrant impénétrables. Nous confinons le Jérémie dans la solitude et l'insularité de son vécu souffrant en ne lui accordant pas droit de cité, en l'interdisant de séjour, en le bannissant comme un pestiféré. Nous opposons à Jérémie notre dureté, notre rudesse, notre

¹ Ancien Testament, traduction Segond, 1910, livre 25, 1.7.

² *Ibid.*, 2.8.

³ *Ibid.*, 1.1.

⁴ *Ibid.*, 1.13.

⁵ *Ibid.*, 2.13.

⁶ *Ibid.*, 4.14.

⁷ *Ibid.*, 2.12.

⁸ *Ibid.*, 2.21.

⁹ *Ibid.*, 4.10.

¹⁰ *Ibid.*, 3.15.

¹¹ *Ibid.*, 3.11.

¹² *Ibid.*, 3.47.

surdité lorsqu'agacés nous lui demandons de se taire et lorsque irrités nous ne lui laissons pas voix au chapitre, en le privant de toute salle d'audience.

Nous nous poserons alors la question suivante : est-il juste de faire du livre des Lamentations une jérémiade *lamentable*, donc une plainte irrecevable et inadmissible et par là frappée d'indignité ? Si oui, alors qu'aurait dû faire Jérémie ? Sa complainte semble signer l'échec d'une parole *indésirable*, et donc d'un langage en déroute ou en débâcle qui se saborde dans le mouvement même où il conjure nos secours et supplie le concours de notre main forte. Jérémie aurait-il alors mieux fait de se taire, dans un mutisme résigné, ou bien doit-il exister pour sa douleur un autre asile que le discours ? Le gémissment, qui se donne à entendre dans le cri, le soupir ou le sanglot, c'est-à-dire en des sons aux accents plaintifs, mais inarticulés, permet peut-être d'échapper à la sentence sans appel qui frappe la jérémiade d'interdit : car gémir se dit de l'être souffrant, mais aussi de l'être amoureux ; on gémit de peine comme on gémit d'amour. « Le propre de la colombe est de gémir, [...] et c'est l'amour qui la fait gémir aussi¹³ », rappelle Augustin ; dans la littérature spirituelle, il est dit de l'Esprit saint qu'il gémit et nous apprend à gémir : semblable à la colombe qui gémit jour et nuit, il intercède pour nous par des gémissments inexprimables. Dès lors, il faudra se demander : si nous repoussons les lamentations de Jérémie comme autant de jérémiades, n'est-ce pas parce que nous nous refusons à gémir avec lui du gémissment de la colombe ?

LA JÉRÉMIADE, UNE LAMENTATION LAMENTABLE ?

La jérémiade est une modalité de la plainte qui faillit en plusieurs endroits.

Premièrement, la jérémiade pêche par la brutalité avec laquelle elle nous force à la considérer. Ainsi, Jérémie ordonne-t-il à Dieu de jeter les yeux sur le spectacle du malheur qui le frappe ainsi que la ville de Jérusalem : « vois ma misère, ô Eternel !¹⁴ » ; « vois, Eternel, regarde comme je suis avilie¹⁵ » ; « Eternel, regarde ma détresse¹⁶ ». Les verbes sont conjugués sur le mode impératif, comme autant d'injonctions, de mises en demeure et de sommations. Et l'arrogance de la plainte de forcer le regard de tous : « Ecoutez, vous tous, peuples, et voyez ma douleur !¹⁷ » ; « je m'adresse à vous, à vous tous qui passez ici ! Regardez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur¹⁸ ». Il y a ainsi de la superbe et du triomphe dans la complainte jérémiennne : il s'agit d'attirer à soi tous les regards, de séduire le public, depuis les passants jusqu'à Dieu et même à l'humanité tout entière qui sont tous interpellés, sommés par une apostrophe zélée. Avec une certaine morgue, Jérémie met au défi quiconque de trouver plus grande douleur

¹³ Augustin, *Traité sur l'évangile de saint Jean*, « Sixième traité », traduction Poujoulat et abbé Raulx.

¹⁴ Ancien Testament, traduction Segond, 1910, livre 25, 1.9.

¹⁵ *Ibid.*, 1.11.

¹⁶ *Ibid.*, 1.20.

¹⁷ *Ibid.*, 1.18.

¹⁸ *Ibid.*, 1.12.

que celle pour laquelle il porte, en son nom et en celle de la ville, plainte audible, d'une voix forte et puissante : « A quoi te comparer, fille de Jérusalem ? Qui trouver de semblable à toi¹⁹ ». Ce qui agace tant alors dans la plainte, c'est ainsi qu'il n'y en a que pour elle et celui qui la prononce. Cela a pour effet de nous faire douter de la réelle détresse de celui-là qui occupe vigoureusement toute la scène et d'une voix tonitruante nous contraint à le regarder. Dans *L'attente de Dieu*, Weil montre au contraire que celui qui est défait n'a pas la force de porter plainte : il est réduit par le malheur à l'état de « chose [...] passive²⁰ » et anonyme. Il n'est plus qu'un peu de « chair nue, inerte et sanglante au bord d'un fossé, sans nom, dont personne ne sait rien. Ceux qui passent à côté de cette chose l'aperçoivent à peine, et quelques minutes plus tard ne savent même pas qu'ils l'ont aperçue²¹ ». Mais il suffit qu'« un seul s'arrête²² » et y fasse attention, pour que dans un éclair de gratitude et de compassion, le malheureux soit comme engendré et baptisé par la miséricorde²³. Le bon samaritain est celui qui voit l'invisible. Ainsi, la complainte jérémiennne pêche-t-elle par excès de visibilité, par la lumière trop vive qu'elle projette sur elle. Criarde, envahissante, par sa parade affectée elle encombre l'espace et corrompt notre attention en la parasitant. On ne peut la faire exister parce qu'elle est déjà ontologiquement obèse ; la plainte de Jérémie s'authentifie elle-même, se porte elle-même aux nues, et par son culot ne laisse aucune occasion à l'autre de lui porter une attention créatrice. Pris dans les rets de la plainte qui s'exhibe sans ombre et avec ostentation, nous ne pouvons que chercher à nous en extirper et par là à en détruire l'appel. La jérémiade n'est pas une voix qui vient de l'autre rive et à laquelle nous pourrions nous éveiller ; elle s'immisce d'ores et déjà dans notre centre de gravité sans que nous puissions alors nous déplacer pour la couvrir de nos regards puisque nous sommes déjà cernés, assaillis, assiégés. La jérémiade nous harcèle, nous épuise par une poursuite sans relâche, nous soumet sans répit à son spectacle ; nous ne voulons alors rien d'autre qu'échapper à ce qui relève d'une forme d'agression, telle que la raconte Rousseau : lors de ses promenades, il croisait un garçon boiteux, clopinant avec ses béquilles, demandant l'aumône aux passants. Les premières fois, charmé de le voir, il lui donnait avec très bon cœur quelques pièces ; puis, tombant toujours et encore sur lui, la

¹⁹ *Ibid.*, 2.13. On notera que l'idée d'une singularité radicale en l'absence de toute similitude se retrouve fréquemment dans *L'Ancien Testament*, mais à propos de Dieu lui-même, auquel « nul n'est semblable ». Ici, avec toute l'*hubris* qui caractérise ce passage, Jérusalem malheureuse acquiert ainsi un attribut divin ; le comble de son impuissance la rend unique, remarquable parmi toutes.

²⁰ Weil, *L'attente de Dieu*, « L'amour du prochain », Fayard, 1966, p. 98.

²¹ *Ibid.*, p. 99.

²² *Ibid.*, p. 99.

²³ *Ibid.*, p. 98 : Celui qui, étant réduit par le malheur à l'état de chose inerte et passive, revient au moins pour un temps à l'état humain par la générosité d'autrui, celui-là, s'il sait accueillir et sentir l'essence véritable de cette générosité, reçoit à cet instant une âme issue exclusivement de la charité. Il est engendré d'en haut à partir de l'eau et de l'esprit. Traiter le prochain malheureux avec amour, c'est quelque chose comme le baptiser ».

« harangue préliminaire²⁴ » par laquelle le mendiant lui réclame pitance devient chose insupportable à entendre, et Rousseau prend l'habitude de faire un détour pour ne plus le rencontrer. On voit ici ce qui occasionne la dégénérescence de la plainte en jérémiade : il y a une forme d'invisibilité dans la plainte authentique, qui ne devient sensible que pour celui qui la rencontre au détour d'un chemin, et s'en trouve ému comme par surprise ; là où la jérémiade est une forme de panoptique où le possible samaritain est pris, enserré ; il est vu, sans pouvoir voir. C'est lui que l'on cherche, que l'on débusque, au point qu'il est forcé de faire un détour pour se dérober à un regard qui le traque et le persécute.

Deuxièmement, la jérémiade pêche par l'arbitraire de la plainte exprimée. A cet égard, le livre des Lamentations est édifiant. En effet, Jérémie reconnaît que « Jérusalem a multiplié ses péchés²⁵ », que « la souillure était dans les pans de sa robe²⁶ », car elle a été « rebelle²⁷ » aux ordres de Dieu. Il confesse que c'est à cause de toutes ces « transgressions²⁸ », de la « multitude de ses péchés²⁹ », que « l'ardente colère³⁰ » de Dieu s'est abattue et que le seigneur a « foulé [Jérusalem] au pressoir³¹ ». « Nous avons péché, nous avons été rebelles³² » ; « malheur à nous, parce que nous avons péché³³ ». La fureur ardente par laquelle Dieu s'est prêté à l'anéantissement de la ville n'est donc pas gratuite : « l'Éternel est juste³⁴ », il a « exécuté ce qu'il avait résolu [et] accompli la parole qu'il avait dès longtemps arrêtée³⁵ ». Jérémie va alors jusqu'à disqualifier le fait de se plaindre de maux mérités en ce qu'ils procèdent de notre propre propension au mal : « pourquoi l'homme vivant se plaindrait-il ? Que chacun se plaigne de ses propres péchés³⁶ ». Et pour autant, comme un enfant capricieux qui sait les raisons pour lesquelles on l'a châtié, mais crie malgré tout à l'injustice, il en appelle à la justice de Dieu pour le rétablir dans son bon droit : « Éternel, tu as vu ce qu'on m'a fait souffrir : rends-moi justice³⁷ ». Jérémie est comme un enfant dont la volonté est à sujette à de brusques revirements irréfléchis : il impose avec arrogance la validité de sa plainte qu'il avait pourtant d'emblée déboutée. Pour ce faire, il opère un glissement : comme par un tour de passe-passe, Dieu n'est plus l'auteur de la destruction, mais devient tout à coup, de manière parfaitement incohérente et avec une contradiction manifeste, celui qui pourrait redresser les torts, celui qui pourrait

²⁴ Rousseau, *Réveries du promeneur solitaire*, Sixième Promenade.

²⁵ Ancien Testament, traduction Segond, 1910, livre 25, 1.8.

²⁶ *Ibid.*, 1.9.

²⁷ *Ibid.*, 1.18.

²⁸ *Ibid.*, 1.22.

²⁹ *Ibid.*, 1.5.

³⁰ *Ibid.*, 2.3.

³¹ *Ibid.*, 1.15.

³² *Ibid.*, 3.42

³³ *Ibid.*, 5.16.

³⁴ *Ibid.*, 1.18.

³⁵ *Ibid.*, 2.17.

³⁶ *Ibid.*, 3.39.

³⁷ *Ibid.*, 3.59.

venger les offenses perpétrées par les persécuteurs et oppresseurs de Jérusalem : « tu leur donneras un salaire, ô Eternel, selon l'œuvre de leurs mains³⁸ » ; « tu les poursuivras dans ta colère, et tu les extermineras³⁹ ». Ainsi, la jérémiade pêche par son jeu de dupe et de prestidigitateur, son insincérité, son hypocrisie, ses feintes. La plainte dégénère en jérémiade inadmissible dès lors qu'elle ne se borne pas à dire la peine qu'il y a à manger son pain noir, mais qu'elle réclame à cors et à cris la suspension et la relâche du chagrin, avec une certaine arrogance.

Dès lors, Jérémie n'eût-il pas mieux fait de se taire ? Sa plainte est inaudible dans la forme, et irrecevable dans le fond : il porte plainte, d'une voix tonitruante qui confine au vacarme assourdissant, au sujet d'un mal dont il a lui-même reconnu qu'il n'est pas inconvenant, mais dans l'ordre des choses. La jérémiade semble ainsi parfaitement indigne, par son caractère infantile. Jérémie fait un caprice : il exige que l'on se soucie de lui, que l'on prenne en charge son chagrin, que l'on s'occupe de son cas. Plutôt que d'endurer le malheur sans regimber, dans son coin, il s'obstine à convoquer tout l'univers et à exiger réparation. Cicéron se montre particulièrement sévère à l'encontre de ce genre d'attitude : se lamenter, c'est manifester sa faiblesse d'âme face à l'adversité. Jérémie et tous ceux qui se lamentent n'ont pas droit au titre d'homme : qu'y a-t-il en effet de « plus avilissant pour un homme que de pleurnicher comme une femme ?⁴⁰ ». Jérémie est comme un eunuque, un esclave ou une femmelette : il se « laisse aller à geindre et à pleurer comme une femme⁴¹ », il se répand lamentablement en cris, plein d'une mollesse coupable, l'âme laide. C'est « lorsqu'on souffre qu'il faut veiller à éviter toute bassesse, toute lâcheté, toute faiblesse, tout ce qui nous apparente aux esclaves ou aux femmes⁴² » : ainsi l'homme digne est-il celui qui avec fermeté d'âme se tait lors même qu'il est écrasé, terrassé, en proie à un grand malheur. Il enfouit sa douleur au fond de soi, méprise la souffrance et lui tient tête dans un silence imposant. « La douleur te harcèle, laisse-là te déchirer⁴³ ». Il faut « rejeter, bannir les cris⁴⁴ ». Cicéron cite en exemple les enfants de Sparte, accoutumés à résister sans mot dire à la torture : frappés, parfois à mort, ils ne regimbent pas, ne se rebiffent pas, mais endurent sans être ébranlés ; ils ne poussent pas même le moindre cri, le moindre gémissement, mais musèlent leur douleur : car ils sont affermis par une longue pratique par laquelle ils ont appris à tenir bon en ignorant la douleur. Cicéron n'a pas de mots assez durs contre les poètes, qui ont présenté les héros les plus valeureux comme des eunuques pitoyables. Ainsi d'Hercule au moment de sa mort : lui qui a su toute sa vie endurer des souffrances indicibles, lui qu'aucun mal n'avait fait gémir, lui qui a

³⁸ *Ibid.*, 3.64.

³⁹ *Ibid.*, 3.66.

⁴⁰ Cicéron, *Tusculanes*, II^e Tusculane, traduction Robert, Arlea, 1991, p. 49.

⁴¹ *Ibid.*, p. 43.

⁴² *Ibid.*, p. 47.

⁴³ *Ibid.*, p. 33.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 47.

toujours triomphé admirablement de tous les coups du sort, le voilà au moment où il a revêtu la tunique empoisonnée par le sang du centaure et qui lui colle à la peau, en train de sa lamenter comme une jeune fille et de supplicier Zeus de lui envoyer ses éclairs foudroyants afin d'en finir avec la vie. « Ah ! Qui me jettera du haut de ce rocher dans les flots amers ! Je brûle ! La violence de la blessure, l'enfer de cette plaie ont raison de ma vie⁴⁵ ». Hercule est présenté comme succombant à la bassesse et à l'impuissance ; ce héros, le voilà en train de geindre et de pleurer comme une femme, dans une forme de liquéfaction coupable. Si des enfants peuvent « recevoir les coups les plus rudes et les endurer en silence »⁴⁶, alors aucun homme, et certainement pas Hercule, ne devrait se mettre à crier même sous l'effet d'un tourbillon de souffrance. « Finies les plaintes et les récriminations⁴⁷ » : il faut savoir se gouverner soi-même, acquérir une victoire sur soi, sans quoi nous devons boire notre honte à ainsi nous rabaisser. Car se lamenter, ce n'est pas s'alléger du fardeau, mais au contraire en accuser le poids au point de ne plus pouvoir ensuite se relever ; jérémiader, c'est manier la puissance démesurée du discours pour s'amoindrir soi-même : car les plaintes éloquentes « enflent la tristesse⁴⁸ » en peignant tout en noir, nous condamnant alors à l'impuissance, à l'abattement. « Si l'on ne peut supporter la seule idée de la douleur, on se laisse abattre et terrasser par le désespoir ; si on lui résiste, on sort vainqueur du combat⁴⁹ ». C'est pourquoi Cicéron veille à distinguer le cri de puissance, du cri geignard. On a le droit de se laisser échapper un cri : mais à condition d'une part que cela soit rare (on ne saurait se plaindre à tout va), et que la plainte soit « un moyen de s'affermir⁵⁰ » d'autre part. Ainsi les coureurs sur le stade, les athlètes à l'entraînement ou les pugilistes au moment de frapper l'adversaire poussent-ils des cris ; mais ces plaintes ne sont pas jérémiade, car il ne s'agit pas de signifier une souffrance ou de se laisser fléchir, mais au contraire de « tendre tous [ses] muscles pour porter le coup avec plus de violence⁵¹ ». Ainsi, Cicéron distingue-t-il le cri de lamentation, qui marque la faiblesse, l'abattement, l'affliction de celui qui a chuté en-deçà de l'humain ; du cri de puissance qui marque la vigoureuse tension du corps face à l'adversité, au service d'une âme forte, virile et courageuse.

MIEUX VAUT GÉMIR ?

On peut certes, comme le fait Cicéron, condamner sans appel la plainte sous prétexte qu'elle ne serait qu'aveu de faiblesse et compromission morale de celui qui ne parvient pas à mépriser la souffrance. Mais faire cela, c'est ne pas

⁴⁵ *Ibid.*, p. 24.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁸ Alain, *Propos sur le bonheur*, « Jérémiades », Paris, Gallimard, 1985, p. 130.

⁴⁹ Cicéron, *op. cit.*, p. 49.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 47.

⁵¹ *Ibid.*, p. 48.

reconnaître l'essence même de la souffrance, qui n'est pas seulement un déplaisir, une sensation désagréable, mais comme ce qu'il est impossible de fuir, ce dont on ne peut se défendre. Souffrir, c'est être acculé, indéfendable, dans une forme de passivité extrême et d'impuissance radicale. Dans la douleur, je suis enchaîné à moi-même sans possibilité de salut ni d'issue, proprement assujéti. Il n'y a alors aucun sens, dans l'expérience de la réelle souffrance, à vouloir la vaincre comme le voudrait Cicéron : la souffrance est ce par quoi je suis abattu, ce qui me conduit à l'impasse de la capitulation. « Je suis perdu !⁵² » s'écrie Jérémie. C'est ce dont rend compte Virgile au livre III des *Géorgiques* : une épizootie survient, et le spectacle est celui d'un anéantissement maximal. Une maladie livre « à la mort toutes les bêtes des troupeaux et toutes les bêtes sauvages, [corrompt] les lacs et [infecte] de poison les pâturages⁵³ ». La Furie a semé le mal : elle « abat les animaux par bandes et entasse [...] les cadavres décomposés par une affreuse pourriture »⁵⁴. Tous les chemins conduisent à la mort. Les os sont rongés par le mal, ruisselants du poison qui coule dans les veines. « Les veaux meurent en masse et rendent leurs âmes douces près de leurs crèches pleines, [...] la rage s'empare des chiens caressants, des quintes de toux secouent les porcs malades et suffoquent leurs gorges gonflées⁵⁵ ». Les chevaux succombent, malheureux, en déchirant eux-mêmes « à belles dents leurs membres en lambeaux⁵⁶ ». Les taureaux s'affaissent et vomissent « à plein gosier un sang mêlé d'écume⁵⁷ ». « La faune de la mer immense et toute la race des êtres qui nagent sont rejetés par le flot sur le bord des rives, comme des corps naufragés⁵⁸ ». La respiration de toute la nature n'est plus qu'un grand hoquet : bêlements, mugissements⁵⁹, suprêmes gémisséments⁶⁰. Et les hommes de gémir de concert avec la nature, en traînant derrière eux « de gémissants chariots⁶¹ ». Il n'est pas lieu de s'indigner, de se révolter ; c'est l'affliction, la stupeur, la désolation. Dans la vraie souffrance, il ne peut y avoir de discours intelligible : je n'ai pas même la force de dire mon mal, de l'articuler dans un logos clair et distinct, de le formuler en des phrases sentencieuses. Celui qui souffre ne profère rien. Il est affligé, accablé, désolé. Mais cependant, il ne s'agit pas non plus de se taire : on gémit, on pleure, on soupire. On ne porte pas plainte pour sa souffrance, mais on l'exhale d'une voix plaintive et inarticulée. Car si la souffrance est indicible, elle n'est pas inexprimable ; « ce qu'on ne peut énoncer

⁵² Ancien Testament, traduction Segond, 1910, livre 25, 3.54.

⁵³ Virgile, *Géorgiques*, livre III « Les troupeaux », Paris, Flammarion, 2022, p. 137.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 141.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 138.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 139.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 140-141.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 141 : « le bêlement des troupeaux et les mugissements répétés font retentir les fleuves et leurs rives desséchées et le penchant des collines ».

⁶⁰ *Ibid.*, p. 139 : « mais voici que, fumant sous la dure charrue, le taureau [...] pousse de suprêmes gémisséments ».

⁶¹ *Ibid.*, p. 140.

en paroles et en propositions n'échappe pas pour autant aux possibilités de la voix⁶² ».

Or, n'est-ce pas ce que montre Jérémie dans le livre des Lamentations ? Certes, à la lettre, Jérémie porte plainte, avec toutes les réserves que nous avons soulignées. Mais si Jérémie jérémiade, c'est pour mieux en dénoncer la vanité : car il en mesure les impasses, lui qui reconnaît que Dieu impose au malheureux de se « tenir solitaire et silencieux⁶³ ». A celui qui se plaint, Dieu répond en s'enveloppant « d'un nuage⁶⁴ » : il ferme les accès, il reste caché. « J'ai beau crier et implorer du secours, [Dieu] ne laisse pas accès à ma prière⁶⁵ », « il a fermé mon chemin avec des pierres de taille, il a détruit mes sentiers⁶⁶ ». Jérémie n'est-il pas alors celui qui, conscient des limites de la jérémiade, devine la valeur du gémissement, et nous apprend à gémir avec lui ? Rendons maintenant justice au texte, découvrons l'esprit derrière la lettre ; débusquons, derrière l'apparence d'une rhétorique qui nous a conduit à la méprise, le vaste soupir, le grand gémissement qui domine, loin de toute jérémiade aux accents accusateurs et véhéments, loin de tout discours brillamment construit qui voudrait imposer sa loi comme un caprice. Jérusalem gémit. Elle « pleure durant la nuit, et ses joues sont couvertes de larmes⁶⁷ ». Elle « soupire et détourne la face⁶⁸ ». Ses « yeux fondent en larmes⁶⁹ ». Son « cœur est bouleversé au-dedans⁷⁰ » d'elle. Ses « soupirs sont nombreux [et son] cœur est souffrant⁷¹ ». La fille de Juda est remplie « de plaintes et de gémissements⁷² ». « Tout son peuple soupire⁷³ ». Les anciens sont « muets ; ils ont couvert leur tête de poussière, ils se sont revêtus de sacs ; les vierges de Jérusalem laissent retomber leur tête vers la terre⁷⁴ ». Les nourrissons en défaillance « [tombent] comme des blessés dans les rues de la ville⁷⁵ ». Les habitants ont un aspect « plus sombre que le noir⁷⁶ » ; « ils [errent] en aveugles dans les rues⁷⁷ ». Que nous indiquent ces descriptions ? Que Jérusalem ne porte pas plainte : elle pleure la nuit, et non au grand jour, sans se donner en spectacle ; elle détourne la face, sans forcer autrui à la regarder ; elle fond en larmes, elle disparaît, se dissout. Chacun soupire, comme le silence égal à une noire en musique. On est muet, donc

⁶² Chrétien, *Saint Augustin et les actes de parole*, chapitre 22 « Gémir », Paris, PUF, 2002, p. 249.

⁶³ Ancien Testament, traduction Segond, 1910, livre 25, 3.28.

⁶⁴ *Ibid.*, 3.44.

⁶⁵ *Ibid.*, 3.8.

⁶⁶ *Ibid.*, 3.9.

⁶⁷ *Ibid.*, 1.2.

⁶⁸ *Ibid.*, 1.8.

⁶⁹ *Ibid.*, 1.16.

⁷⁰ *Ibid.* 1.20.

⁷¹ *Ibid.*, 1.22.

⁷² *Ibid.*, 2.5.

⁷³ *Ibid.*, 1.11.

⁷⁴ *Ibid.*, 2.10.

⁷⁵ *Ibid.*, 2.12.

⁷⁶ *Ibid.*, 4.8.

⁷⁷ *Ibid.*, 4.14.

privé de l'usage de toute parole. On tombe sur la terre, presque sous la terre, comme pour être caché. Le livre des Lamentations, bien loin d'être jérémiade, n'est-il alors pas l'acte par quel Jérémie se fait caisse de résonance, salle d'écho pour l'interminable gémissé inarticulé de Jérusalem, sa prostration absolue ? Ce n'est pas Jérémie qui jérémiade pour son compte et celui de la ville, appelant les secours d'un bon samaritain qui ne viendra pas : puisque tous les passants « sifflent⁷⁸ », « ouvrent la bouche⁷⁹ » contre Jérusalem. Jérémie est le bon samaritain : il est celui qui a vu cette chair anonyme, sanglante, nue au bord du fossé, et celui qui ne l'a pas oubliée sitôt qu'il l'a aperçue. « Je suis l'homme qui a vu la misère⁸⁰ ». Et Jérémie de prendre part à cette misère, d'être là pour Jérusalem, dans un acte de pur don, d'accompagnement, d'être-pour-l'autre par lequel il embrasse et comprend le malheur auquel il se mêle dans un gémissé commun car il n'existe pas de parole de délivrance. Bien loin de jérémiader, Jérémie vient s'unir au gémissé ineffable de Jérusalem. Jérusalem gémit, et Jérémie gémit avec elle, dans un chœur souffrant. « Mes yeux se consomment dans les larmes [...], ma bile se répand sur la terre⁸¹ ». « Des torrents d'eau coulent de mes yeux⁸² ». « Mon œil fond en larmes, sans repos, sans relâche⁸³ ». Et dans ce grand gémissé, il ne s'agit en aucun cas d'exiger réparation : « quelle consolation te donner ? [...], qui pourra te guérir ?⁸⁴ » demande Jérémie. Ces questions qui n'ouvrent que sur le silence sont bien des affirmations : il ne peut pas y avoir de consolation, il ne peut pas y avoir de guérison, il n'y a qu'assomption du malheur, abandon à son caractère absolu et sans appel.

LE GÉMISSEMENT, AU-DELÀ DE TOUTE PLAINTÉ : LE GÉMISSEMENT COMME TRISTESSE AMOUREUSE

Pourtant, Jérémie exhorte Jérusalem à poursuivre ses gémissés, à gémir encore et toujours, comme si le gémissé pouvait être gros de quelque chose, qu'il avait une fécondité que nous n'avons pas encore aperçue : « répands jour et nuit des torrents de larmes ! Ne te donne aucun relâche, et que ton œil n'ait pas de repos !⁸⁵ » ; « pousse des gémissés [...], répands ton cœur comme de l'eau⁸⁶ ». N'est-ce pas alors que le gémissé, loin d'être simple abandon à un mal irrémédiable, est source d'espérance ? Dans *La gloire et la croix*, Von Balthasar explique que le gémissé est la vraie prière, c'est-à-dire la prière

⁷⁸ *Ibid.*, 2.15.

⁷⁹ *Ibid.*, 2.16.

⁸⁰ *Ibid.*, 3.1.

⁸¹ *Ibid.*, 2.11.

⁸² *Ibid.*, 3.48.

⁸³ *Ibid.*, 3.49.

⁸⁴ *Ibid.*, 2.13.

⁸⁵ *Ibid.*, 2.18.

⁸⁶ *Ibid.*, 2.19.

amoureuse. Gémir, c'est enfanter un fruit futur qu'on ne connaît pas encore. De la même manière que la parturiente gémit dans les douleurs de l'enfantement, engendrant ce qu'elle n'a pas la force de mettre au monde, mais dont elle espère qu'il lui sera donné, les malheureux gémissent parce qu'ils sont gros d'une gloire à venir dont ils ne savent pas encore le nom :

La création et l'homme éprouvent *les souffrances du temps présent et gémissent ensemble*, mais aussi se trouvent, à l'égard du temps à venir, *en travail d'enfantement*. Ici surgit l'idée d'un fruit futur. C'est bien ce qu'indique *l'espérance* immanente à la création. [...] Ces *douleurs de l'enfantement* sont soumises à la même dialectique [...] : l'obligation d'engendrer quelque chose qu'il n'a pas la force de mettre au monde. Tout dans ces douleurs tend à la *délivrance*, l'espérance croît pour ainsi dire à la mesure des douleurs, l'enfant a depuis longtemps la *prépondérance* — et reste pourtant une gloire cachée, présente seulement dans la souffrance qui gémit et dans l'espérance impuissante. Dans l'existence chrétienne, il n'est plus ici question de *parole* ou de *sacrement* ou d'*Eglise* ou d'autre figure que ce soit : l'*indicible* domine et, à la place de toutes nos actions, voici la *patience*, l'*attente*, le *gémissement*, la *faiblesse*, et au milieu de tout cela surgit le mot de *prière*. Prière sans parole, qui ne peut se formuler, *car nous ne savons que demander pour prier comme il faut*. Le monde se tourne avec nostalgie vers l'homme dans l'espoir que celui-ci trouvera la parole de délivrance ; mais l'homme se tourne vers Dieu sans trouver a parole qui le délivrerait lui-même et le monde avec lui. Alors, au fond de l'impasse et de la contradiction où est acculée la créature, tout se trouve emporté dans la dimension trinitaire. *L'Esprit vient au secours de notre faiblesse*. Non pas qu'il donne à notre gémissement la parole formulée ; il ne s'agit plus ici de parole, de concept et d'action dominée ; dans les douleurs eschatologiques, ces choses sont périmées, comme dans le cri d'agonie du Christ elles étaient dépassées. Mais *l'Esprit lui-même intercède pour nous en des gémissements ineffables*. [...] L'esprit de Dieu gémit au fond de nos *cœurs* perdus [...]. La détresse sans issue éprouvée par l'existence terrestre et chrétienne n'est pas seulement prise en charge [par l'Esprit], elle est éprouvée et, *en tant que telle — en gémissements ineffables* — introduite dans le dialogue de prière intratrinitaire. [...] Dans le gémissement qui est la vraie prière de l'esprit, a disparu la dernière ombre d'un *Dieu Seigneur* qui, d'une hauteur inabordable, regarderait le serviteur souffrant, Job, pour le réduire finalement au silence avec

les arguments de la puissance. Dans l'espérance qui ne voit pas, nous sommes admis déjà dans l'intimité d'un Dieu⁸⁷.

Là où la jérémiade est une plainte qui exige la restauration d'un paradis perdu et donc connu, qu'elle n'est que jalousie, amour de ce qu'on pense être propre, à soi, dont on m'a lésé et pour lequel on porte réclamation dans une exigence de restauration, le gémissement est amour pur : il n'escompte rien de déterminé, rien de clair ni distinct, car il est désir pour ce dont on est dissemblable et qui nous excite comme un ailleurs promis. Ainsi le gémissement ne serait pas simple tristesse : en pleurant et gémissant, peut-être ne sommes-nous pas acculés à une détresse sans issue, mais promis à une forme de gloire. Le gémissement n'est pas découragement, résignation, désespoir : il est tristesse amoureuse, et par là itinérance vers l'exultation, la jubilation ; « il y a un gémissement qui porte aussi de la joie⁸⁸ », écrit saint Augustin. « Voilà pourquoi nous gémissons, et comment nous gémissons ; parce que nous espérons, nous l'attendons certes déjà, mais nous ne le possédons pas encore, et jusqu'à ce que nous le possédions, nous soupirons dans le temps⁸⁹ », nous gémissons.

« Si nous sommes la colombe, gémissons⁹⁰ ». Le livre des Lamentations incarne ce commandement de manière exemplaire : Jérémie est la colombe qui gémit avec Jérusalem, qui gémit pour Jérusalem. Il est celui qui, avec elle et pour elle, retourne à l'état de celui qui n'a pas encore la parole, le petit enfant (*infans*) qui vagit, ou celui qui est privé de parole, l'animal blessé qui gémit ; il descend au niveau des êtres invisibles, qui ne réclament rien ; et des êtres aveugles, qui ne savent pas, dans leur innocence, ce qu'ils cherchent, mais dont ils se savent manquer. En accusant Jérémie de se répandre en jérémiades, en pensant qu'il exige comme tyran, qu'il réclame ce à quoi il n'a pas droit, nous n'entendons pas qu'il gémit d'amour : que plein de langueur il compatit avec toutes les créatures malheureuses et souffrantes, plein d'espérance pour une patrie dont nous n'avons pas la nostalgie bien que nous en soyons exilés. Nous plaindre des gémissements de Jérémie, c'est être alors comme des corbeaux cruels et portés à la discorde, qui volent au-dessus de lui dans une distance inabordable — au lieu que nous pourrions gémir d'amour, colombes avec la colombe⁹¹.

⁸⁷ Von Balthasar, *La gloire et la croix*, volume 3 « Théologie. Nouvelle Alliance », Paris, Aubier-Montaigne, 1975, p. 446-447.

⁸⁸ Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, 101, I, 2.

⁸⁹ *Ibid.*, 125.2.

⁹⁰ Augustin, *In Iobannis Evangelium Tractatus*, VI, 24.

⁹¹ Augustin, *Traité sur l'évangile de saint Jean*, « Sixième traité », traduction Poujoulat et abbé Raulx : « comme le corbeau est l'image de l'orgueil, de la cruauté et de la discorde, ainsi la colombe est l'emblème de l'humilité, de la simplicité, de la douceur et de la paix ».